

Insomnie

par
Jean Lafontant

La caravane avait fait halte pour la nuit. Ayant monté leurs tentes dans un silencieux branle-bas réglé comme un ballet, les Arabes mâchaient lentement l'austère pitance conservée par les femmes et la mouillaient du thé brûlant d'un antique samovar. Accroupis en rond, par petits groupes, au seuil de leur habitation passagère, on les en distinguait à peine, tant leurs amples burnous de lin faisaient corps avec les fragiles pyramides. Seuls, parfois, rompant l'immobilité, dans un timide bruissement de voiles, une main désignant l'horizon – pourtant semblable à lui-même où que s'égara le regard – rappelaient à David, pensif, qu'il ne s'agissait pas de quelque tableau de musée mais de la vie résumée ici à sa plus sévère essence. Une sorte de recueillement enveloppait le camp... Pour des raisons qui leur étaient peut-être à eux-mêmes obscures, les Arabes lorsqu'ils entrent dans le désert – insolite mosquée sans portes ni colonnes – se font avars de toute parole qui ne soit prière.

En retrait, la tête contre l'un des piquets de bois qui soutenaient sa petite tente, le bras droit pendant sur le genou, l'autre appuyé sur le sable, David songeait. Maintes fois, il s'était demandé pourquoi lui, Juif, s'intéressait tant à ces gens... déclarés ennemis séculaires de sa race... et pourtant si proches que le commun avait souvent peine à les distinguer. Curiosité? Irrésistible attrait que pour celui-là qui nous renvoie notre image comme dans un miroir et que pourtant l'Histoire jonchée de mots et imbibée de sang nous enseigne être l'irréductible ennemi? David les aimait d'un mouvement construit, cérébral, où le désir, fait presque entièrement d'esprit, s'incarnait à peine dans l'envoûtement d'un regard. Sans complaisance. Sans familiarité. Sans rien en attendre, même le possible. Aussi, gardait-il ses distances par rapport à cette humanité si belle, par endroits molle et douce et par d'autres dure et sèche, dérisoire et superbe... si peu exigeante qu'il lui suffisait d'une caresse ou d'un parfum de menthe pour que l'envahisse la félicité.

David songeait. Peu familier du désert, il avait, contre une petite somme, demandé au chef de la caravane l'autorisation de les suivre. Car le désert est un abîme. Séduisante sirène, imprévisible mer. Espace ouvert et impasse. Pistes entrecroisées menant nulle part... Le sein du monde. Son centre. Son ventre et sa tête à la fois. Pourtant, à mesure qu'on s'y enfonçait, en route vers la nébuleuse mire du pays des Maures, l'envie vertigineuse lui prit d'être seul. De rester là, seul, assis dans le sable, sans nul obstacle qui le coupât du ciel. Seul dans le désert. Pour un jour ou deux. En attendant le passage de la prochaine caravane... s'il arrivait qu'une prochaine caravane passât par là; si une tempête, dans le dessein incertain de refaire le monde, n'effaçait toute trace; ou si, vaincu par quelque étrange animal, ne se déchirait la mince membrane qui le séparait de l'Univers. L'envie folle l'enveloppa, le grisa tel un alcool, l'effraya comme ce léger tremblement qui nous saisit quand on sent rôder la mort. Il avait la nuit pour décider. La nuit? Espace ou rythme? Temple ou éternité? David ne le savait plus tant les repères et les distinctions, ailleurs familiers, prenaient ici de singulières proportions, nouaient d'inconcevables et secrètes alliances. Alors qu'il s'abîmait en lui-même et comme pour répondre à ses pensées, le temps s'était imperceptiblement glacé d'un bleu tellement profond qu'on l'eût dit noir. Il leva la tête, promena lentement son regard en grands arcs dans la coupole vide, obscurément brillante d'infimes particules argentées, qu'il sentit se refermer sur lui comme une geôle.

Les Arabes s'étaient déjà retirés dans leurs tentes pour dormir, bien qu'on devinât encore, dans certaines d'entre elles, d'ultimes et secrètes cérémonies à l'ombre frêle que donnait de leurs gestes une lampe tremblotante. David se sentit abandonné. Comme au début du monde. Comme un bébé à sa naissance constate avec frayeur un univers insoupçonné, une logique nouvelle, toute-puissante, dont il ne connaît pas les règles. Mais par une autre voie, celle de la maturité, et par une autre opération qui va de la multiplication des choses et des sens illusoire à leur soustraction, jusqu'au vide. David savait que la plupart avaient renoncé à résoudre ces énigmes et se contentaient, au jour le jour, de tâches plus utiles. Or, celles-ci ne l'intéressaient guère, passionné qu'il était seulement par le Savoir et la Jouissance, sans aucune des constructions préalables, des calculs et des tréteaux qu'on prétend nécessaires à leur exercice. La Jouissance comme un chavirement, un éternel ravissement, une totale capitulation.

Le vieil homme se mit à pleurer sans qu'il ne sût pourquoi. Sans doute, suffisait-il de peu pour que cessât l'angoisse. Qu'il rentrât sagement dans sa tente et s'endormît ou que, pour apaiser sa chair, il sollicitât les caresses de la jeune Gamilah ou celles de son frère Youssef qu'on lui aurait volontiers prêtés pour quelques pièces d'or. Mais à quoi servent les délicieuses orchestrations quand on sait qu'elles ont une fin et que le désir demeure?

La nuit s'était depuis longtemps confondue avec l'espace dans une inextricable étreinte et le sommeil avait terrassé tous les corps. Mais celui, coriace, du vieux David rêvait encore au seuil de sa tente quand l'Aurore aux doigts de rose souffla de l'Orient un fin nuage de sable qui l'enveloppa tout entier et donna au campement endormi l'étrange allure d'une Cité des Morts. Sa décision était prise.